

—Docteur, venez avec moi, nous allons recommencer.

— Nous endormîmes de nouveau la malade, je refis l'opération et je trouvai mon éponge dans l'abdomen de ma patiente.

— Mon cher docteur, dit-il en terminant son récit, en opérations il ne faut se fier qu'à soi-même.

— Mais, ajouta-t-il bientôt, je dois vous dire que cette femme, ainsi opérée deux fois, revenait rapidement à la santé, quand je m'aperçus un jour qu'elle était atteinte de la variole, qui sévissait alors avec violence. On ne pouvait la garder à l'Hôtel-Dieu, et, quoique très malade encore, elle fut transportée à l'hôpital Saint-Roch.

— Elle guérit parfaitement et jouit aujourd'hui d'une excellente santé.

Ah ! nos Canadiennes sont solidement bâties.

* * En sortant de l'Hôtel-Dieu, ce jour-là, je me suis ressouvenu de la charmante poésie de François Coppée, dont j'ai pu apprécier toute la justesse alors que j'étais moi-même à l'hôpital, en Algérie, entourés de vieux troupiers, vrai sacs à jurons.

Voici les vers de Coppée :

Du couvent troublant le silence,
Arrive avec son bruit presse,
Une voiture d'ambulance ;
On amène un soldat blessé.

Sur sa capote le sang brille ;
Il boite, éreinte par l'obus,
Son fusil lui sert de béquille
Pour descendre de l'omnibus.

C'est un vieux aux moustaches rudes,
Galonné d'un triple chevron,
Qui haït les cagots et les prudes
Et débute par un juron.

Il a des propos malhonnêtes
Et des regards presque insultants,
Qui font rougir sous leurs cornettes
Les novices de dix-huit ans.

Croyant qu'il dort et qu'elle seule
Si la sœur prie auprès de lui,
Vite il charge son brûle-gueule
Et siffle un air avec ennui.

Que lui font la veille assidue
L'intérêt qu'on peut lui porter ?
Il sait que sa jambe est perdue
Et qu'on va le charcuter.

Il est furieux.—Laissez faire !
On est très patient ici ;
Puis il y règne une atmosphère
Qui console et dompte aussi ;

L'influence est lente, mais sûre,
De ces servantes de leur vœu,
Douce en touchant la blessure
Et douce en parlant de Dieu.

—Aussi, sentant à sa manière,
Le charme pieux et subtil,
Le grognard, à chaque prière,
Dira bientôt : "Ainsi soit-il !"

Leon Tiedemann

COMMENT JE DEVINS COLLABORATRICE

Il m'arrive quelquefois d'écrire, sous l'impression du moment, un article que je n'envoie jamais. C'est ainsi qu'il y a deux ou trois mois, après avoir lu l'article intitulé "La femme Canadienne," je fis une réponse que je n'envoyai pas d'abord. L'idée lumineuse me vint plus tard de la publier. Je dis lumineuse, et vous serez de mon avis si vous savez ce qu'elle m'a valu.

Avec cet envoi, j'entrai dans LE MONDE ILLUSTRÉ en même temps dans le monde écrivain. Me voilà maintenant toute confuse d'y être. A quel titre, me dis-je, resterai-je là ? Je ne me connais aucune capacité. Je suis surtout incapable de me plier aux exigences littéraires ; rejeter ceci, adopter cela. A l'encontre des règles les plus sévères, j'écrivais toujours *currente calamo*. Ne vous effrayez pas, je ne connais, en fait de latin, que les feuillettes roses de mon dictionnaire. Je dirai, par exemple : *Aquila non capit muscas*, en parlant de messieurs les ministres et messieurs les députés que j'ai vus, l'autre jour, faire de véritables enfantillages et traiter en même temps les questions les plus sé-

rieuses. Ils sont tout de même spirituels, ces messieurs : et si j'étais le moindre personnage, je vous en contera de jolies choses à leur endroit. Quelle digression à propos d'une langue morte ! C'est peut-être moins la faute du latin que celle des feuillettes roses. Le rose, cette charmante couleur, amène nécessairement les dames à parler des messieurs, et réciproquement.

Je reconnais donc mes incapacités littéraires et n'en resterai pas moins collaboratrice. Ce sont les conséquences d'un caprice, et je les subirai à tout risque.

A propos de velléités écrivassières, j'avais monté une petite *scie* à certain quatuor libéral, québécois. Rien ne me plaît tant que de *piquer* légèrement, pourvu que cela ne fasse pas trop mal. J'y renonce par esprit d'abnégation. Nous sommes en carême, je ne jeûne pas ; il me faut bien faire pénitence, me priver de quelques plaisirs. En revanche, j'aimerais contredire un brin ; c'est si plaisant ! Et le sujet tout trouvé... Voilà, je viens d'y songer, et je fais encore ce sacrifice généreusement.

Vous me direz que je n'ai pas grand mérite à crier ainsi mes bonnes actions sur les toits. Mais qu'est-ce que ça fait que vous me sachiez une petite perfection, si vous ne me connaissez pas ? J'irai plus loin, je vous prouverai jusqu'où va mon humilité en vous contant un de mes traits de sottise.

Vous connaissez tous, ou à peu près, ce chapitre de Xavier de Maistre, intitulé : *L'âme et la bête* ? J'étais à faire de la *tire*, de la vraie *tire* canadienne. Mon âme, plus friande de lecture que de sucre—ce dont je la félicite—s'imagine de lire la plus charmante nouvelle. La *tire*, pendant ce temps-là, de bouillir et de renverser sans crier gare. Je finis par m'apercevoir de la catastrophe. Mon âme commande à ma bête de prendre le bougeoir pour me rendre près du poêle, littéralement submergé de sirop. Mon âme cessa-t-elle son commandement trop tôt ? ou ne l'a-t-elle pas formulé assez énergiquement ? Toujours est-il que je restai à lire, le bras tendu et le bougeoir au bout du bras....

Comment la trouvez-vous ?... C'est humiliant, allez ! de vous conter ça....

Marie Laure

LA FOLIE

Lecteurs, n'ayez pas peur, mais découvrons-nous respectueusement devant ces *morts vivants*. Le sujet en vaut la peine. Cet article m'a été inspiré par la folie d'un de nos écrivains distingués qui vient d'être enfermé dans une maison de santé.

On dit que le gouvernement, dans sa sollicitude paternelle, s'occupe de régler humainement et libéralement cette importante question. Honneur à lui ! Donc ! espoir pour vous, pauvres cœurs brisés, pauvres flambeaux humains éteints pour tant de différentes causes ! Vous, vous l'êtes par la religion, la poésie, l'amour, nobles sentiments qui illuminent tellement votre esprit qu'il s'y consume, s'y brûle tout comme le papillon brûle ses ailes à la flamme de la lumière. Vous, ce sont les affaires, les chagrins domestiques, la politique, dont vous faites peut-être un trop haut point d'honneur. D'autres, ce sont les passions... Qui n'en a pas ? Voilà pourquoi je n'hésite pas à vous répéter, ô pauvres fous ! moins fous peut être que ceux que nous coudoyons à chaque instant dans la rue : Espérez !... espérez !... oui, espérez !...

Je ne viens pas vous parler de par la science, mais uniquement de par l'observation, observation qui est à la portée de tout le monde. Et d'abord, qu'est-ce que la folie ? Pour moi, c'est une lésion, une fracture du cerveau, dont surtout la lumière et aussi le bruit empêchent la guérison.

Ainsi, avez-vous jamais vu des aveugles fous ?... quant à moi, je n'en ai jamais vu. Vous même quand vous êtes souffrants, nerveux, surmenés par un travail ; quand vous avez des maux de tête, la

migraine, ne vous est-il pas quelquefois arrivé de fermer les yeux, d'y exercer une forte pression avec les doigts et de vous trouver soulager ? Si le mal persiste, vous cherchez la noirceur, vous cachez la vue en la comprimant d'un bandage, et vous venez à le vaincre. Pourquoi faites vous cela ? Parce que la lumière irrite votre cerveau tout comme elle affecte certaines couleurs, tout comme elle détériore certains produits chimiques qui ne sont pas dans un flacon noir ou bleu !

Partant de ce principe élémentaire, je crois que, si au lieu de la chemise de force on bandait les yeux des aliénés d'un cercle frontal, espèce de masque de fer qui couvrirait la vue et les oreilles, je crois, dis-je, qu'on pourrait obtenir d'heureux résultats. Ensuite, et graduellement, faire passer l'aliéné dans des chambres où il y aurait, *par le vitrage*, une combinaison de jeux de lumières.

Portons donc notre attention sur la vue et l'ouïe des aliénés, ces doubles fenêtres par ou trop de lumière et trop de bruit entrent dans la chambre du cerveau, causes qui peuvent le faire éclater comme une vessie qu'on veut trop gonfler.

Bien entendu, je ne puis rien certifier, laissant à des personnes compétentes, aux gens autorisés et mû du sentiment de l'humanité, la liberté d'essayer un système qui ne peut pas plus les compromettre que les dignes et pauvres intéressés qui font le sujet de cet article.

Anton P. Labat

VIEILLE CHANSON

Un amoureux, de l'an 1802, a copié dans un recueil de vers venu de France avant la cession du Canada, les couplets suivants, qui vont sur l'air : *Que j'aime à voir les hirondelles*. Ce n'est pas mal fait ; l'accent en est naïf et tendre, il convient à une chanson d'amour :

I

Me serait-il permis de dire,
Sans m'attirer votre courroux,
Que pour vos beaux yeux je soupire
Et que je n'adore que vous ?
Mon cœur, pénétré de tendresse,
Pretend vous chérir à jamais.
Si ce sincère aveu vous blesse
N'en accusez que vos attraits.

II

Lorsque l'on voit briller vos charmes
Peut-on goûter la liberté !
Sans balancer, on rend les armes
A votre naissante beauté.
L'amour, qui pour vous s'intéresse,
Dans vos beaux yeux place ses traits.
Si ce sincère aveu vous blesse,
N'en accusez que vos attraits.

III

Je mets mon bonheur à vous plaire.
Approuvez ma sincère ardeur
Jamais aucune autre bergère
Ne triomphera de mon cœur.
Si votre sévère sagesse
Blâme mes sentiments secrets,
Et plus, si mon amour vous blesse,
N'en accusez que vos attraits.

L'amoureux, de l'an 1802, ne savait ni l'orthographe ni la versification. Il a écrit toute la pièce comme un morceau de prose. C'est d'un allure à rire... même lorsque l'on est amoureux comme il l'était. J'ai eu mille peines à rétablir la mesure et parfois la rime, car il avait cru devoir placer ça et là, des expressions de son choix qui riment ensemble comme miséricorde avec hallebarde. C'est ainsi que l'on transcrit mes propres vers en 1989 !

CHARLES AMEAU.

La joie ressemble au soleil d'hiver qui se lève tard et se couche de bonne heure.—FLORIAN.

Le bon historien n'est d'aucun temps ni d'aucun pays : quoiqu'il aime sa patrie, il ne la flatte jamais.—FÉNÉLON.

En politique, les principes absolus ne sont absolus qu'en ce qu'ils ne veulent pas permettre qu'on examine s'ils ont raison.—GUIZOT.